

Séquences

Vues d'Afrique : Le pouls d'un continent

Mathieu Perreault

Le cinéma français
Numéro 253, mars-avril 2008

URI : id.erudit.org/iderudit/47335ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN 0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perreault, M. (2008). Vues d'Afrique : Le pouls d'un continent. *Séquences*, (253), 12-12.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

VUES D'AFRIQUE

LE POULS D'UN CONTINENT

L'essor de l'Égypte. L'apparition d'une alternative africaine aux telenovelas au Burkina Faso. L'arrivée de la Chine triomphante. En ses 24 ans d'existence, le festival Vues d'Afrique a été le témoin précieux des grands mouvements ayant frappé l'Afrique. Parfois en avance, parfois en retard, mais jamais sans à-propos.

MATHIEU PERREAULT

« **A**u début, l'Afrique était moins présente dans les médias, et nous sommes peut-être en partie responsables de ce changement », affirme Gérard Le Chêne, le P.D.G. du festival. « De temps en temps, il se passait quelque chose de spectaculaire et on en parlait. Mais c'était tout. Je me souviens même qu'un collègue de Radio-Canada avait demandé au Festival des films du monde pourquoi il n'y avait pas de films africains. On lui avait dit que le cinéma africain n'existait pas. »



Gros plan sur l'affiche du prochain Vues d'Afrique

La croissance a été lente mais constante. Cette année, le festival a pris un nouveau nom, Pan-Africa International, pour refléter la montée des coproductions, et présente sa centaine de films dans quatre lieux : l'ONF, le Beaubien, le Parc et la Cinémathèque. Au départ, c'était l'idée de quelques Africains et de coopérants et journalistes ayant travaillé sur le continent noir. Le chemin parcouru donne le vertige.

Le changement de nom s'est particulièrement fait au vu des violences raciales au Tchad et au Kenya, et du massacre au Rwanda en 1994, dont la mémoire est encore fraîche. L'intransigeance raciale prend des formes multiples dans l'Afrique du 21^e siècle. Récemment, l'auteure zimbabwéenne blanche Alexandra Fuller (qui a quitté le pays quand il s'appelait encore Rhodésie, mais qui est issue d'une famille pauvre, selon les standards blancs) rapportait que dans les débats des foires

littéraires, des auteurs noirs affirmaient que les Blancs n'avaient pas le droit de se réclamer d'un héritage africain, même s'ils y étaient nés et y avaient grandi, même s'ils ne faisaient pas partie de l'élite qui avait maintenu les Noirs dans un quasi-esclavage.

« On ne veut pas faire de catégorie raciale à partir de la couleur du réalisateur, d'autant plus que pour l'Afrique du Nord, c'est difficile à discerner, commente M. Le Chêne. On a depuis l'année dernière remodelé le type de programmation pour refléter l'évolution vers les coproductions. Il y a maintenant quatre sections, dont une qui porte sur les films sur l'Afrique. L'an dernier, ils venaient de partout : de la Grèce, du Vietnam. Je pense qu'on verra bientôt des films chinois, vu l'intérêt commercial de la Chine pour l'Afrique. C'est inévitable. »

Le débat racial a-t-il marqué Vues d'Afrique ? Gérard Le Chêne préfère exposer ses différentes modalités d'un pays à l'autre. « Dans des pays comme l'Afrique du Sud, le Kenya ou le Zimbabwe, la question se pose; dans d'autres, non. En Afrique francophone, il n'y a pas eu de colonisation démographique, il n'y a jamais eu beaucoup de Blancs. Le climat s'y prêtait moins. Ils venaient pour la carrière puis repartaient. Dans les pays où il y a eu davantage de Blancs, les résultats ont été très différents. Au Zimbabwe, ça s'est mal passé; en Afrique du Sud, beaucoup de Blancs sont maintenant considérés sud-africains par les Noirs. Il faut dire qu'il y a beaucoup de collectivités en Afrique du Sud. Comme chez nous avec les Amérindiens, en premier venaient les *Bushmen*. Il y a eu beaucoup de métissage, et en plus une forte immigration asiatique de l'Inde. Exiger la pureté raciale, on voit ce que ça donne au Kenya. »

L'autre grande nouveauté des dernières années, c'est l'apparition des séries télé du Burkina Faso. « Avec l'évolution technique, le numérique est plus léger, et pour la première fois les Africains peuvent faire leurs films sans passer par des capitaux occidentaux. Les séries télé burkinabés ont même détrôné les *telenovelas* mexicaines et brésiliennes. »

Le Burkina Faso a bénéficié de relations précoces avec Cuba, qui a formé de nombreux réalisateurs, et d'une absence d'ingérence politique dans le festival local. « Leur festival, Fespaco, est peut-être le seul en Afrique à avoir survécu à toutes les turbulences politiques depuis 40 ans, dit M. Le Chêne. Les dirigeants politiques ont eu l'intelligence de ne pas trop s'en mêler. Dans les autres pays, quand un ministre change, toute l'équipe change. »

Burkina Faso signifie d'ailleurs « pays des gens honnêtes ». Comme Vues d'Afrique, il s'agit de justes qui montrent la voie à suivre dans un monde flou et souvent injuste.

www.vuesdafrique.org — (514) 284-3322 #221